

tion de M. Bingham. Cette habitation renferme 5,000 acres de terre achetés au prix de 12 cents l'acre. Mais ces prix ont bien changé; déjà, les terres achetées 12 cents l'acre valent, même sans être défrichées, de 2 à 5 dollars, suivant la position. Quant à celles qui sont en culture, et qui produisent du coton, elles sont vendues de 25 à 30 dollars, même davantage, si elles sont dans le voisinage de cours d'eau qui facilitent l'exportation des produits. — Dans le *Rolling*, les prix sont moins élevés, la culture ne s'étant pas encore portée de ce côté.

Les inconvénients de l'état actuel de la répartition des terres, sont : d'abord que les concessions premières ayant été très-considérables, ne peuvent être défrichées en totalité, et que les propriétaires ne voulant pas vendre, dans l'espoir de profits énormes à venir, la colonisation se trouve arrêtée sur les points qui devraient être les plus productifs; ensuite, que les titres de possession sont souvent très-vagues et occasionnent une foule de contestations difficiles à résoudre; enfin, que le commerce des terres est l'objet d'un agiotage dangereux et qui éloigne les colons sérieusement désireux de cultiver et de produire.

Le gouvernement emploie toute sa sagesse à se tirer de ces difficultés. Il a été établi, sous le nom de *land-office* (bureau des terres), une administration dont le devoir est de délivrer les nouveaux titres et de réviser les anciens. Beaucoup de ces derniers ont été rejetés, et la constitution elle-même en a aboli quelques-uns qui ne réclamaient pas moins de mille lieues de terrain, au profit de gens établis à l'étranger.

On a cessé de délivrer de nouveaux titres définitifs, jusqu'à ce que tous les anciens soient enregistrés, afin d'éviter les doubles possessions qui ne sont que trop fréquentes. Les concessions nouvelles ne sont plus faites (depuis 1837) que sous des conditions de culture, de clôture et d'établissement personnel dans le pays. Enfin, les cessions de droits sont interdites : il n'y a de permises que les ventes régulières des terres possédées, sur titres authentiques et enregistrés.

L'Etat possède 160 millions d'acres de terre non contestés. Ces terres forment le fonds de la richesse publique. Cependant une partie est cédée gratuitement (décret du 4 janvier 1839) à ceux qui viendront s'établir dans le pays, jusqu'au 1^{er} janvier 1840, à raison de 640 acres par chef de famille, et de 120 acres par individu isolé. Les habitants actuels du

Texas qui ne possèdent pas, profitent de cette mesure, et tous les officiers et soldats, engagés au service, antérieurement au 1^{er} mars 1837, sont considérés comme pères de famille. Parmi ces 160 millions d'acres de terre, il y en a beaucoup encore sur lesquels errent les tribus indiennes.

Commerce, routes et débouchés.

Comme on l'a dit, le coton est le seul produit que le Texas livre encore à l'exportation. On reconnaît que le pays produira aisément, plus tard, de l'indigo, du tabac, des grains dans le *Rolling*, et des laines. Bien qu'on trouve de la vigne dans les bois, à l'état sauvage, la nature du terrain ne paraît pas favorable à cette culture.

Parmi les arbres des forêts du Texas, on trouve le *chêne vert*, qui doit fixer plus particulièrement l'attention, à cause de l'emploi qu'on en peut faire dans la construction des navires. Les Texiens espèrent que ce produit formera plus tard un article considérable pour l'exportation. J'ai ouï dire que le gouvernement russe avait déjà envoyé des agents pour examiner particulièrement le parti qu'on pourrait tirer de cette sorte de bois.

Les rivières sont les seules voies par lesquelles il soit possible, jusqu'à présent, de faire écouler les produits. Aussi toutes les grandes exploitations cotonnières sont-elles placées sur le bord des cours d'eau. — Les chemins pour communiquer d'une ville à une autre, sont faciles à tracer sur un pays plat et uni comme le Texas; mais la nature du terrain empêche que ces routes ne présentent la solidité nécessaire au transport des marchandises, surtout dès qu'arrive la saison pluvieuse. Des chemins de fer sur des troncs d'arbres, comme on en trouve aux Etats-Unis, ou bien encore de bonnes lignes de canaux, joignant les rivières entre elles, seront, dans l'avenir, les voies de communication dans le pays plat. Le manque absolu de pierres interdit de penser à aucune autre sorte de route.

Le plus vif désir des propriétaires des terrains à coton, est d'arriver à expédier directement leurs produits en Europe et de se soustraire à la suzeraineté qu'exercent, sous ce rapport, les Etats-Unis et la Ha-

vane. Aussi la présence d'un navire anglais, l'*Ambassador*, que j'ai vu à Galveston, et qui prenait le premier chargement de coton, expédié directement pour l'Europe, excitait-il un vif intérêt.

On est fort partagé d'avis sur la quantité de coton que produit actuellement le Texas. Les documents officiels manquent. On m'a donné pour le chiffre de 1839, 20,000 balles de 500 livres (la livre anglaise de 453 grammes environ) : ce chiffre me paraît être fort exagéré. Voici quelles raisons me font penser ainsi : la culture du coton ne se fait généralement encore que par des esclaves ; on estime qu'il y a dans le pays de 3 à 4,000 esclaves. Nous avons vu que 50 esclaves produisent cent balles de coton. Les 4,000 noirs employés tous à cette culture, en pourraient donc produire 8,000 balles, ce qui est bien éloigné du chiffre qui est cité plus haut. Il faut remarquer cependant que la population libre commence aussi à cultiver le coton ; mais elle n'en produit pas autant que les esclaves.

Comme on l'a dit, c'est là jusqu'à présent le seul commerce d'exportation ; le Texas demande, en échange, à l'étranger, une foule d'objets qui sont nécessaires à son premier établissement. Par le commerce, il sort donc du Texas plus d'argent qu'il n'en vient du dehors. Les nouveaux venus rétablissent un peu l'équilibre par l'argent monnayé qu'ils apportent avec eux, pour subvenir à leurs premiers besoins ; mais cette ressource ne suffit pas, et le manque de monnaie métallique se fait vivement sentir.

Le gouvernement, pour remédier à la difficulté de transactions qui résulte de cette pénurie, a créé un papier-monnaie, hypothéqué sur les terres de l'Etat ; mais malgré les efforts patriotiques des Texiens pour soutenir ce papier, il est fort déprécié. Dans le Texas même, il n'est reçu que pour 50 pour cent de sa valeur ; à la Nouvelle-Orléans, il est tombé à 40 pour cent.

On espère qu'un emprunt négocié par le gouvernement rendrait au papier sa valeur et leverait beaucoup de difficultés ; mais cette mesure elle-même, n'est pas sans inconvénients. On craint, avec quelques raisons, que les agioteurs n'abusent de la position nécessaire du Texas et n'obtiennent, comme gages de l'emprunt, et à vil prix, des concessions de terre trop considérables.

Un des effets du manque d'argent, est le prix excessif de la main-d'œuvre et des objets de consommation. Les journaliers demandent 50 dollars par mois ; un charpentier, pour la construction d'une maison, a 5 dollars par jour, et j'ai vu, dans l'arsenal de Houston, des ouvriers recevant 90 dollars par mois.

Le blé, pour donner un exemple entre autres, valait, en 1835, un dollar le bushel (mesure de 8 gallons ou 36 litres environ), il en vaut 3 maintenant.

J'ai là une note de dépenses ; j'y vois que les repas à l'hôtel Milam, à Houston, sont d'un dollar par tête, et cependant l'ordinaire y est fort modeste.

Finances.

On doit penser qu'avec un pareil manque de monnaie métallique, les embarras du gouvernement, à l'égard des finances, sont très-sérieux. Le budget des dépenses et des recettes est fort controversé par les diverses organes de la presse qui s'occupent activement de ce sujet. Voici à peu près le résumé de leurs discussions.

Dette. — Le total du papier monnaie émis par le gouvernement, depuis son établissement, est de 1,098,413 dollars. Depuis la dernière loi du congrès qui en a prohibé la réémission, il en est rentré, par les taxes et par les impôts, 198,453 environ. La dette rachetable est donc de 900,000 dollars.

Le montant de billets souscrits par le gouvernement, pour l'armée ou pour d'autres besoins, est de	248,000
Réclamations supposées qui ne sont pas bien connues	750,000
Dépense de l'année courante.	400,000
Total	2,290,000

Ce total de la dette n'est pas controversé, bien que plusieurs le regardent comme un peu court. Il n'en est pas de même de celui des ressources.

Ressources. — Le revenu des douanes porté sur certains états pour 954,000 dollars, ne paraît pas devoir dépasser 424,000. Cette estima-

tion est fondée sur ce que Galveston a reçu, dans le dernier trimestre, 53,000 dollars, soit pour l'année 212,000, et que le gouvernement a déclaré ailleurs, que ce port fournit la moitié des revenus de douane, à lui seul : ce serait donc pour tous les ports. . . 424,000 dollars.

Le produit de la vente des terrains dans les nouvelles villes en construction, estimé par le gouvernement à un million de dollars, ne peut aller, à beaucoup près, jusque là, surtout à cause de la difficulté des paiements. On l'estime à peine à. . . 600,000

Une autre branche de revenus, c'est le droit d'inscription des titres de propriétés. Ce droit est de 5 dollars par lieue de terrain ; 3 dollars pour 1,280 acres : 2 pour 640, et 1 pour moins de 640. Cette ressource peut donner dans cette année-ci. . .	150,000
Diverses taxes directes, donnent.	250,000
Total des ressources.	1,424,000
Dette.	2,290,000

Différence. 866,000 dollars.

On voit par-là qu'à la fin de cette année-ci, le gouvernement devrait encore près d'un million de dollars.

Mais, dans un pays nouveau, on ne peut espérer que les dettes soient ainsi payées dès la première année. Or, pour faire face au courant des dépenses, dont le montant paraît de 4 à 500,000 dollars par an, le gouvernement a le produit des douanes et des taxes directes qui va au-delà de 600,000 dollars. Les autres dettes seront éteintes progressivement au moyen de la vente des terres et du produit de l'enregistrement des titres.

Il y a d'ailleurs, pour l'amélioration des finances, un espoir fondé, c'est l'augmentation du produit des douanes. Galveston a donné, dans le premier trimestre de 1839, 53,000 dollars. C'est le tiers de ce que ce même port avait reçu pendant les deux années précédentes ; nous voyons en effet que le chiffre de ces recettes, depuis l'établissement du gouvernement jusqu'au 30 septembre 1838, est de 163,637 dollars.

Nous dirons aussi, comme renseignement, que, jusqu'à cette époque,

il était entré au Texas, par les cinq douanes principales, pour 1,840,376 dollars de marchandises, ayant produit pour 350,000 dollars de droits : ce qui porte ces droits à 20 pour cent, en moyenne, de la valeur des marchandises.

Armée et marine.—L'armée texienne s'est formée spontanément à l'époque de l'invasion mexicaine. Elle se composait de volontaires accourus de toutes parts pour défendre le sol ; ils étaient assez mal armés et nécessairement mal disciplinés. Le patriotisme et d'heureuses circonstances les ont fait triompher des Mexicains, et l'invasion a été repoussée.

Depuis lors, les planteurs sont retournés à leurs champs, et bien qu'il soit resté bon nombre d'officiers¹, il n'y a plus sur pied que bien peu de soldats. Le gouvernement se verra peut-être obligé de décréter des conditions de service militaire.

Il n'y a maintenant, pour toute armée, que 300 volontaires, sur la frontière des établissements du Nord, où il faut nécessairement une force régulière pour s'opposer aux déprédations des sauvages. On s'occupe de recruter des soldats pour former six compagnies décrétées par le congrès en mars 1838 ; mais il ne paraît pas qu'il soit facile de trouver des soldats malgré les avantages qu'on leur fait. On leur donne 15 dollars (papier) par mois. Au bout de trois ans, ils sont dégagés du service et ont alors une concession de terre sur la frontière.

Il est urgent que le Texas ne s'endorme pas dans son succès de San-lacinto et qu'il se prépare à repousser de nouveau l'agression possible des Mexicains. Il doit avoir une armée prête à se lever au premier signal et à s'organiser facilement. Il ne paraît pas aujourd'hui que rien soit disposé pour cela, et si le danger reparaissait, il faudrait encore en appeler à l'élan de patriotisme qui, déjà une fois, a sauvé le pays.

A Houston, il y a un arsenal, c'est-à-dire une maison en bois où sont entretenus un millier de fusils et où l'on trouve une artillerie

¹ On ne rencontre partout que colonels, majors, capitaines, etc. Tout planteur qui a commandé dix hommes de milice, pour repousser une attaque de sauvages, garde pour la vie, et comme sobriquet, le titre du grade dont il a été un instant affublé. Il faut bien que la vanité s'accroche à quelque branche.

composée de trois canons de 6 en fer, un du même calibre en bronze, un de 4 en fer, et deux obusiers de montagne.

Le Texas ne peut non plus se passer d'une marine. Aussi, dans la dernière année, le congrès a-t-il voté 250,000 dollars pour les dépenses de cette arme. Le matériel se composera d'une corvette de 18 canons, de deux brigs de 12 et de trois goëlettes de 6 à 8 canons. Ces six navires sont aujourd'hui en construction à Baltimore et sont attendus sous peu. Déjà le gouvernement avait armé en guerre le brig marchand le *Potomac*, et avait acheté aux Etats-Unis un navire à vapeur, auquel a été donné le nom de *Zavala*. Nous avons trouvé ce bâtiment à Galveston : c'est un navire de la force de 70 chevaux, ayant 60 hommes d'équipage, un *commander* pour capitaine, trois officiers et huit *midshipmen*.

Le personnel des officiers de cette marine naissante, ne se compose encore que de douze officiers et d'autant de *midshipmen*; ils proviennent tous de la marine des Etats-Unis. C'est aussi là que se recrutent les matelots.

A Galveston, il y a un arsenal naissant, ce ne sont que quelques magasins, et l'on n'a pu songer encore à y construire des navires, mais il y a déjà là les ressources nécessaires pour se ravitailler et faire quelques réparations.

Le pavillon texien est ainsi fait : bleu à la gaine, dans un tiers de sa longueur; les deux autres tiers partagés horizontalement, rouge en haut, blanc en bas; une grande étoile blanche au milieu du bleu.

Population. — La population du Texas est évaluée aujourd'hui à 100,000 habitants environ. Ce n'est là qu'une évaluation fort peu certaine, car il n'a été fait encore aucun recensement officiel. L'émigration augmente chaque jour ce nombre. — Dans quelle proportion? les renseignements manquent également pour répondre à cette question. — Les nouveaux venus entrent de tous côtés, et l'administration n'est pas encore organisée de manière à pouvoir suivre leurs mouvements. — La frontière des Etats Unis vers Nacogdoches et la Rivière-Rouge est un des points par où se fait le plus grand mouvement d'émigration.

Le chiffre de la population noire, esclave, n'est pas mieux connu que celui de la population en général. Des personnes bien informées le

portent à 3 ou 4,000. — Bien que l'introduction des esclaves, par toute autre voie que celle des Etats-Unis, soit défendue, cependant cette seule ressource et la multiplication naturelle de ceux déjà établis dans le pays, suffisent pour faire accroître assez rapidement le nombre des esclaves.

La partie non explorée du Texas, est habitée par des tribus de sauvages. On porte jusqu'à 20,000 le nombre des guerriers que ces tribus pourraient armer; mais, divisées entre elles, répandues sur une contrée immense, sans aucun lien, ni centre d'action, ces populations ne peuvent pas compromettre l'existence de la nouvelle république; seulement, elles inquiéteront les habitants des frontières, les forceront de cultiver les armes à la main, et ne se retireront que pas à pas devant le flot de civilisation qu'elles sont impuissantes à arrêter.

La race prédominante, parmi les nouveaux habitants du Texas, est la race anglo-saxonne des Etats-Unis. Elle a apporté avec elle, son langage et ses coutumes. Le caractère de cette race a dû se trouver en outre modifié par les habitudes ordinaires qu'entraînent les travaux de l'agriculture; car c'est à l'agriculture que s'était livré exclusivement jusqu'ici le nouveau peuple. Ce n'étaient ni l'industrie, ni l'agiotage qui avaient envoyé des colons au Texas, c'était le désir sincère de défricher et de coloniser.

Les familles qui venaient chercher une patrie dans le Texas, s'établissant au milieu de vastes solitudes, obligées à un travail constant, devant montrer de la persévérance pour réussir et du courage pour repousser les Indiens, ces familles de hardis planteurs ont dû former une population morale, énergique, laborieuse et bonne; aussi, malgré les défauts qu'entraîne avec soi la vie retirée et sauvage que mènent la plupart de ces familles, trouve-t-on généralement chez elles des mœurs patriarcales et honnêtes, de la tempérance, de la probité et une généreuse hospitalité.

Bientôt, sans doute, les traits si heureux de cet âge d'or du Texas viendront s'effacer ou au moins s'émousser dans le mouvement de civilisation qui s'opère aujourd'hui : le commerce qui s'établit, et qu'accompagne d'ordinaire l'esprit d'astuce et de ruse; la concentration des habitants dans les villes nouvelles qui se forment de toutes parts; les

relations avec les Etats-Unis et bientôt avec l'Europe ; l'existence comme nation et l'augmentation de population, toutes ces causes de perturbation amèneront les changements ordinaires dans les mœurs premières des Texiens. Mais ces mœurs premières influenceront toujours sur celles qui leur succéderont, comme l'éducation première d'un homme agit sur son caractère, pendant toute sa vie.

Déjà cette transition de la vie patriarcale à une existence plus civilisée se fait sentir. On ne trouve plus que sur les frontières, vers les Indiens, le chasseur qui vivait seul, dans son *log-hut*, au milieu des forêts. Les défrichements se rapprochent et communiquent plus facilement entre eux ; on vit moins isolé. Les relations, devenues plus faciles avec les Etats-Unis, permettent de faire venir des objets de confortable et même de luxe, qui ornent les maisons de bois des planteurs. Le commerce avec ses mille détails s'établit dans les villes improvisées.

Ces transactions commerciales, ces relations plus fréquentes avec les Etats-Unis adoucissent les traits les plus rudes du caractère qu'avait donné aux Texiens leur existence isolée. Les mœurs et les coutumes auront bientôt perdu quelques-unes des nuances qui les faisaient distinguer de celles des habitants des Etats-Unis, leurs frères. Ce sera le même esprit d'entreprise dans le commerce et dans les défrichements, le même courage et la même hardiesse pour repousser la race indienne et pour déposséder cette race du sol qu'elle habite. Ce seront les mêmes habitudes politiques, désir ardent d'indépendance et de liberté, en même temps que soumission aux lois établies. Le Texien aura, comme l'Américain des Etats-Unis, du jugement, de l'activité, de l'industrie, de la persévérance. — Puisse-t-il se préserver de l'orgueil insupportable qui donne aux habitants de l'Union une si haute et si ridicule idée de leur supériorité ! puisse-t-il se préserver aussi de la mauvaise foi dans les relations commerciales, qui discrédite les Etats-Unis et menace de devenir proverbiale !

Je n'ai vu qu'en passant cette société nouvelle ; j'ai donc peu de choses à dire de ses coutumes. La vie habituelle paraît uniforme : dans les villes, on se réunit peu ; dans les plantations, l'existence est patriarcale. On travaille, on mange, on dort : tous sont occupés.

La vie est frugale ; trois fois le jour, la famille et tous ceux qui sont

présents viennent s'asseoir à une longue table. A l'un des bouts de cette table, la maîtresse de la maison, entourée de toutes les autres femmes, est cachée par la vaste bouilloire à thé et les vases à lait et à café. C'est elle qui dispense tout ce qui se boit. Tous les hommes sont placés, pêle-mêle, jusqu'à l'autre bout de la table, où trône le maître de la maison. On mange en silence. Le repas le plus substantiel, c'est-à-dire celui du milieu du jour, se compose d'un gros rôti de bœuf, de jambon, de riz, de quelques légumes bouillis, d'œufs durs, de beurre et de rares tranches de pain. On entasse dans son assiette tout ce qui est à portée ; la maîtresse de la maison vous envoie, par l'un des esclaves qui entourent la table, du thé ou du café, à votre choix. Vous pouvez calmer le surplus de votre soif avec de l'eau ou du lait. Chaque convive se lève à mesure qu'il a terminé son repas, et part sans saluer personne. Quand les femmes se voient seules, elles en font autant.

Parmi les hommes, quelques-uns fument ; les autres, et c'est le plus grand nombre, mâchent du tabac. On ne parle aux femmes que rarement et quand on n'a rien de mieux à faire. Celles-ci paraissent fort habituées à ce délaissement et semblent étonnées qu'on vienne lier conversation avec elles. Les jeunes filles font toilette volontiers, babillent, veillent à la maison, lisent un roman en cachette, s'ennuient de temps à autre : c'est comme partout. Les maîtresses de maison sont fort occupées, surtout dans les plantations à esclaves où les domestiques sont nombreux et les détails de la maison considérables. D'ailleurs, il y a généralement beaucoup d'enfants dans les familles ; on sait que cela arrive toujours dans les pays nouveaux qui peuvent nourrir plus d'habitants qu'ils n'en possèdent encore.

Toutes les religions sont acceptées et tolérées par la constitution : chacun professe celle qu'il veut. A Houston, un même temple sert à plusieurs communions protestantes. Les ministres de ces diverses sectes se succèdent au prêche sans rivalité entre eux. Dans les plantations, le ciel est le grand temple. La piété n'est là ni moins profonde ni moins sincère que dans les villes.

Tels sont, au hasard, quelques traits des coutumes et des habitudes des Texiens. La simplicité de ces mœurs, la moralité qu'on y découvre sans peine, la bienveillante hospitalité que vous offrent les Texiens,

inspirent le désir de les connaître davantage. En parcourant ce pays où la vie des patriarches se rencontre si souvent encore, plus d'un esprit éprouvé par les retours amers d'une existence agitée, se prendrait à désirer de jouir de ce calme, de cette paix, et de venir défricher aussi un coin de ces belles prairies, au milieu des bois silencieux et déserts. Il ne peut les quitter du moins sans en conserver un souvenir aimable, et sans vouer aux Texiens son estime pour leurs bonnes qualités et tous ses vœux pour leur avenir.

NOTE XIV.

LA HAVANE, PENSACOLA,

RETOUR EN FRANCE.

Paris, 10 décembre 1839.

Notre expédition est terminée désormais; le récit qui fait l'objet de ces notes, va sortir du domaine des faits généraux pour rentrer dans celui des faits particuliers. Il perd donc de son intérêt et doit être abrégé. Je ne prendrai parmi mes notes que quelques dates et un petit nombre de renseignements; ceux-ci, bien qu'étrangers à la question mexicaine, peuvent encore intéresser. Je marcherai rapidement vers la France. J'y mettrai l'impatience qui, dès l'époque où j'ai conduit le lecteur, nous animait tous et nous faisait vivement désirer de quitter des parages qui ne nous offraient plus rien d'attrayant depuis que la paix était signée.

Néréide, en mer, 16 juin 1839.

Le 29 mai, la *Néréide* a mouillé dans le port de la Havane.—Là nous avons trouvé les premières lettres que nous ayons reçues de France depuis celles qui nous vinrent par le brig le *Saumon*, vers le milieu de janvier. Ces lettres rompaient un silence de 184 jours.

L'amiral n'avait pas été plus favorisé que toutes les autres personnes de l'escadre, et c'étaient aussi les premières lignes qu'il recevait du ministère, depuis la date du 26 novembre de l'autre année.